

# Surprise stratégique ou défaillance de l'intelligence stratégique ?

Mustapha BENCHENANE

Docteur d'État en science politique. Conférencier au Collège de défense de l'Otan.

**D**ans une relation conflictuelle, ou qui risque de le devenir, chacune des parties, chacun des belligérants, a la volonté de percer les intentions de l'autre, de le devancer, de bousculer ses forces, afin d'obtenir par les armes – au moindre coût pour lui-même – ce qu'il n'a pas pu obtenir par d'autres moyens. On parle alors de « surprise stratégique ». Celui qui en est l'auteur y a recours afin d'obtenir un avantage décisif. Selon CLAUSEWITZ, la « surprise devient par conséquent le moyen d'acquérir la supériorité... Lorsqu'elle réussit, elle sème la confusion et brise le courage de l'ennemi ». Ceux qui travaillent sur ces questions affirment que la surprise est « consubstantielle au domaine conflictuel » (cf. Vincent DESPORTES). S'il en était ainsi, il ne resterait plus qu'à y faire face, notamment, par une grande capacité d'adaptation, par la « résilience ». Seraient des « surprises stratégiques », l'opération *Barbarossa*, l'attaque japonaise contre Pearl Harbor, la chute du mur de Berlin, les attentats du 11 septembre 2001, etc. En réalité, dans la très grande majorité des cas, il s'agit d'une défaillance de l'intelligence stratégique.

## Un échec de la veille stratégique

### *L'expérience qui inhibe l'intelligence*

Il ne s'agit pas de faire preuve de lucidité *a posteriori*, mais de constater que ceux qui étaient en charge de la protection de leur pays n'ont pas respecté l'obligation de moyens. La France aurait été victime d'une « surprise stratégique » en 1940, parce que les Allemands sont passés par la « trouée des Ardennes » et non là où on les attendait, le long de la « ligne Maginot »... L'une des fautes les plus graves commise par les stratèges en général, consiste à penser les conflits du futur exclusivement à l'aune des conflits du passé. La « ligne Maginot » est l'une des illustrations de cet enfermement dans une seule hypothèse. On donne ainsi à l'adversaire le monopole de la « surprise stratégique ».

S'agissant plus précisément de la Seconde Guerre mondiale, le général DE GAULLE avait publié *La France et son armée* (1938) et *Vers l'armée de métier*

Surprise stratégique  
ou défaillance de l'intelligence stratégique ?

(1934), ouvrages dans lesquels il décrivait la nature des prochains conflits et les moyens modernes qui seront mobilisés. Il n'a pas été entendu.

La manière dont les Allemands ont procédé est pratiquée depuis de très nombreux siècles : depuis Epaminondas lors de la bataille de Leuctres (371 av. J.-C.) et surtout par Hannibal contre les armées de Rome (218-216 av. J.-C.) : une audace tactique produisant un avantage stratégique, le « coup de massue » décisif aux forces adverses. C'est de la sorte que s'y sont pris les Israéliens lors de la guerre de juin 1967 dite « guerre des Six Jours » : les aviations égyptienne et syrienne ont été détruites au sol en moins de quarante-huit heures. Il y a eu une défaillance des services de renseignements du Caire et de Damas. En effet, lors d'un colloque organisé par les Israéliens et auquel participaient les généraux de ce pays, ces derniers ont ouvertement reconnu que le plan qu'ils avaient mis en œuvre était prêt depuis plusieurs années, et qu'ils n'attendaient que le moment propice pour passer à l'action.

Les mêmes Israéliens qui s'étaient montrés si efficaces en 1967 le seront beaucoup moins lors de la guerre d'octobre 1973 qui les a opposés à l'Égypte et à la Syrie. Croyant être à l'abri derrière la ligne Bar-Lev, ils ont fait preuve d'un manque de vigilance flagrant. La ligne Bar-Lev a été édifiée par les Israéliens après la guerre de juin 1967 sur la rive orientale du Canal de Suez. Haute d'une vingtaine de mètres, sur 200 kilomètres, faite de sable et de terre compactés, une pente de 45 à 60°, les berges minées, une trentaine de fortins, des tranchées, etc., donc, « infranchissable ». En outre, l'armée israélienne contrôlait les cols de Mittla et de Giddi, ce qui renforçait ses lignes de défense.

Or, les Égyptiens vont se lancer à l'assaut de la ligne Bar-Lev et réussir à faire passer leurs troupes de l'autre côté du Canal, dans le Sinaï. Cette attaque s'est produite dans le contexte de la fête du Kippour, ce qui expliquerait, du moins partiellement, l'effet de surprise. Mais s'agit-il d'une surprise stratégique ? Oui, du point de vue israélien qui consistait à mépriser les armées arabes, donc à les croire incapables de monter une opération d'une telle envergure et d'une si grande complexité. Le 5 octobre 1973, veille de la fête juive du Kippour et de l'offensive égyptienne, le journal israélien *Maarive* affirmait : « Les forces de *Tsahal* surveillent de près tout ce qui se passe du côté égyptien sur le Canal de Suez. Toutes les mesures ont été prises pour éviter une attaque surprise »... Henri KISSINGER écrivait : « Toute analyse israélienne (ou américaine) corroborait l'idée que l'Égypte et la Syrie ne possédaient pas les capacités militaires nécessaires pour reconquérir leurs territoires par la force des armes, donc il n'y aurait pas de guerre » (cf. Pierre MILZA). Or, Michel JOBERT, ministre des Affaires étrangères déclara : « ... des territoires étaient occupés et des gens souhaitaient y rentrer, parce que les considérant comme les leurs. Dans ces conditions, leur agression ne devait pas être imprévue » <sup>(1)</sup>.

(1) Déclaration de Michel JOBERT devant l'Assemblée nationale sur le conflit du Proche-Orient, 17 octobre 1973.

### **L'incapacité à traiter le renseignement**

L'attaque japonaise contre Pearl Harbor le 7 décembre 1941 nous est présentée comme l'exemple même de la « surprise stratégique ». En réalité, cette offensive n'a pas éclaté comme un « coup de tonnerre dans un ciel serein ». Elle est intervenue dans un contexte international conflictuel marqué par la guerre en Europe, l'impérialisme japonais en Asie et les initiatives américaines pour contrarier la politique de Tokyo dans la région. Le choix américain d'Hawaï pour y déployer sa flotte a fait l'objet de controverses. Des simulations d'attaques avaient été réalisées en 1932 et en 1938. Elles avaient démontré la vulnérabilité de cette zone. Le commandant japonais Fuchida, responsable de l'opération contre Pearl Harbor <sup>(2)</sup>, dit avoir été « frappé par l'imprévoyance et le manque de préparation des États-Unis, en particulier par le fait qu'ils n'ont pas pensé à protéger leurs cuirassés avec des filets pour torpilles ». Charles LINDBERGH écrit dans le *Journal du Temps de Guerre* : « ... l'attaque des Japonais ne me surprend aucunement. Nous les poussons à la guerre depuis plusieurs semaines. Ils ont simplement pris les devants ».

Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut aussi se référer à l'opération *Barbarossa* comme un autre exemple de fausse « surprise stratégique ». Ce nom de code concerne l'attaque allemande contre l'URSS le 22 juin 1941. En principe, l'Allemagne et l'URSS étaient à l'abri de ce type de surprise, puisque les deux puissances avaient signé le 23 août 1939 le « Pacte de non-agression ». Chacun voulait gagner du temps. Mais nous savons, au moins depuis MACHIAVEL, qu'un Traité ne met jamais à l'abri de façon absolue : il est le reflet des intérêts et des rapports de force du moment. D'autre part, nous savons depuis plusieurs décennies que STALINE avait été informé, par plusieurs sources concordantes, de l'imminence d'une attaque allemande contre son pays. Il s'est entêté à ne pas y croire, notamment parce qu'il était persuadé que Hitler ne tenterait rien contre l'URSS avant d'avoir gagné la guerre contre la Grande-Bretagne (*cf.* David E. MURPHY).

En revanche, l'action terroriste contre les tours jumelles à New York et contre le Pentagone, le 11 septembre 2001, est celle qui se rapproche le plus de la « surprise stratégique ». Les États-Unis étaient devenus une « hyperpuissance » depuis la chute du mur de Berlin en 1989 et la dislocation de l'Union soviétique en 1991. De plus, les Américains avaient l'ambition de mettre en place un système de défense d'une redoutable efficacité : le bouclier antimissiles. C'est à ce moment-là que survient la surprise : ils furent attaqués de l'intérieur par des individus armés de cutters qui ont détourné des avions de ligne pour en faire des armes d'une capacité de destruction inimaginable. Les tours jumelles symbolisaient le savoir-faire des Américains en même temps qu'elles semblaient défier le ciel et même au-delà. Quant au Pentagone, il est le cœur de la dimension militaire et la marque de la suprématie militaire.

---

(2) C'est l'Amiral Yamamoto qui a conçu et préparé l'opération contre Pearl Harbor.

Surprise stratégique  
ou défaillance de l'intelligence stratégique ?

L'impact de cette action terroriste est considérable et son onde de choc propagera ses effets négatifs sur plusieurs générations d'Américains. À court terme, l'effet de sidération recherché a été largement atteint.

Les attaques auraient-elles pu être évitées ? La théorie du « complot » des États-Unis contre eux-mêmes étant absurde, il reste à constater que les services de sécurité de Washington disposaient de renseignements qu'ils n'ont pas exploités, qu'ils n'ont pas su interpréter. C'est ainsi que le *FBI* avait remarqué une activité « anormale » : des étrangers de confession musulmane s'entraînaient de façon intensive au pilotage d'avions en Floride. Des services de renseignements étrangers (dont la France), avaient prévenu les autorités américaines que leur pays allait faire l'objet d'une attaque.

Dans la plupart des cas que l'on dit relever de la « surprise stratégique », il n'aurait pas dû y avoir de surprise. Des informations étaient entre les mains des décideurs mais ces derniers ont fait preuve, au minimum, de légèreté.

### « Surprise stratégique » et effet boomerang

#### *Le prix d'une faute stratégique*

Dans la plupart des cas dits de « surprise stratégique », l'État qui en est l'auteur non seulement n'a pas atteint les objectifs qu'il visait, mais plus encore a payé un prix très lourd et, parfois, il ne s'en est jamais remis.

Hitler, grisé par des victoires obtenues trop facilement en Europe, a commis la faute qui lui sera fatale en s'attaquant à l'URSS le 22 juin 1941 et en déclarant la guerre aux États-Unis le 11 décembre 1941 alors qu'il était encore engagé dans le conflit contre l'Angleterre.

Or, l'intelligence stratégique consiste, notamment, à éviter d'avoir trop d'ennemis à la fois, d'une part pour ne pas disperser ses forces, d'autre part pour ne pas induire une coalition de tous ceux dont on a fait des ennemis. C'est ce qui va se produire : lors de la Conférence Acadia qui s'est tenue à Washington le 1<sup>er</sup> janvier 1942, un Pacte a été conclu entre 26 États. Il s'agit de la « Déclaration des Nations unies ». Par la suite, un traité a porté sur « une alliance militaire contre l'Allemagne d'Hitler et ses alliés », entre le Royaume-Uni et l'URSS le 26 mai 1942, et entre l'URSS et les États-Unis le 11 juin.

En s'attaquant aux États-Unis à Pearl Harbor le 7 décembre 1941, les dirigeants japonais étaient loin d'imaginer la tragédie dans laquelle ils allaient plonger leur peuple quelques années plus tard. Cela commence à Pearl Harbor et se termine par les bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, ce qui oblige Tokyo à une capitulation sans condition comme ce fut le cas pour l'Allemagne nazie.

Surprise stratégique  
ou défaillance de l'intelligence stratégique ?

S'agissant d'un conflit régional telle la guerre d'octobre 1973 entre d'une part Israël et d'autre part l'Égypte et la Syrie, l'offensive audacieuse et réussie contre la ligne Bar-Lev a tourné en défaveur de l'armée égyptienne dans le Sinaï. Celle-ci a stoppé son offensive après avoir bousculé les défenses israéliennes sur une profondeur de 15 km en laissant un vide, une brèche de 40 km sans aucune surveillance entre la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> armée, espace que le général Sharon a utilisé pour passer sur la rive occidentale du Canal de Suez où les Égyptiens ne disposaient d'aucune force de réserve. C'est ainsi que l'initiative du Caire s'est terminée par une cuisante défaite de l'armée égyptienne.

L'attaque du 11 septembre 2001 contre les États-Unis présentée comme « surprise stratégique » s'est, elle aussi, terminée par un désastre pour ses auteurs. L'effet de sidération obtenu par les terroristes n'a pas duré très longtemps puisque, dès octobre 2001, les États-Unis se prévalant du droit de légitime défense, reconnu par la Charte des Nations unies, ont porté la guerre en Afghanistan. Ce pays était gouverné par les *taliban*, extrémistes se réclamant de l'Islam, qui hébergeaient Ben Laden et son mouvement, *Al-Qaïda*, responsables de cette tragédie. En application de l'article 5 de la Charte de l'Otan qui prévoit une solidarité automatique si l'un des membres de l'Organisation était victime d'une agression, plusieurs alliés des États-Unis envoyèrent des troupes pour épauler les Américains.

Au 31 décembre 2011, les résultats obtenus étaient impressionnants : les *taliban* avaient été chassés du pouvoir et ceux qui purent s'échapper allèrent se réfugier dans les zones tribales du Pakistan. Quant à *Al-Qaïda*, beaucoup de ses membres furent tués, en particulier par des bombardements intenses, et ceux qui ont survécu partirent eux aussi pour le Pakistan. L'objectif fixé a été atteint. Ben Laden lui-même fut exécuté au Pakistan en 2011 par un commando des forces spéciales américaines, opération au cours de laquelle l'effet de surprise et, en amont, le renseignement, ont été décisifs. Mais là encore, les *taliban* et *Al-Qaïda* firent preuve d'une capacité de résilience que personne n'avait prévue : ni les États-Unis, ni les autres membres de l'Otan ne s'attendaient à ce que ce conflit dure quatre fois plus longtemps que la Seconde Guerre mondiale. Cette réalité n'est-elle pas une autre forme de « surprise stratégique » ? Ne peut-on pas considérer que la situation créée en Irak par les Américains à partir de 2003 en est une autre ? Les conséquences de l'intervention de l'Otan en Libye seraient-elles constitutives d'une « surprise stratégique » ?

S'agirait-il d'une dynamique déclenchée par la guerre et qui échappe aux puissances qui en ont pris l'initiative ?

**« Surprise stratégique » ou dynamique de la guerre non maîtrisée ?**

Les exemples afghan, irakien, libyen sont, à cet égard édifiants, sans oublier la guerre israélo-arabe d'octobre 1973 qui fût à l'origine du premier choc pétrolier,

Surprise stratégique  
ou défaillance de l'intelligence stratégique ?

c'est-à-dire le quadruplement du prix du pétrole et la fin, en Occident, des Trente Glorieuses.

En Afghanistan, l'objectif de guerre autour duquel il y a eu consensus tant à l'ONU qu'au sein de l'Otan, consistait à chasser les *taliban* du pouvoir et venir à bout d'*Al-Qaïda*. Mais les vrais problèmes sont apparus à partir du moment où les Américains décidèrent, sans concertation avec leurs alliés, de poursuivre d'autres objectifs de guerre : démocratiser l'Afghanistan, mettre en place une « armée nationale », « gagner les esprits et les cœurs ». Ce fût le début d'une autre guerre qu'aucune puissance étrangère ne pouvait gagner pour deux ou trois raisons fondamentales : la démocratie est une culture, on ne peut donc pas l'imposer par la force ; les populations de ce pays sont structurées sur des bases ethniques et tribales, or, tuer les *taliban* et, en même temps « gagner les esprits et les cœurs » sont deux objectifs irréductiblement antagonistes ; enfin, créer une « armée nationale » là où il n'y a pas de nation, est un non-sens. Cet échec relève-t-il de la catégorie « surprise stratégique » ou de celle d'une dynamique propre à la guerre ?

Dans le cas de l'Afghanistan comme dans celui de l'Irak et de la Libye, le chaos provoqué par ces guerres a pour cause principale une méconnaissance des réalités historiques, culturelles, sociologiques, religieuses de ces pays.

En Irak, les Américains ont déclenché une guerre illégale au regard de la Charte des Nations unies. L'attaque américaine a commencé le 20 mars 2003, la chute de Saddam Hussein s'est produite le 12 avril 2003, et George W. Bush a déclaré l'achèvement des combats, « Mission accomplie », le 1<sup>er</sup> mai 2003. Mais c'est à partir de ce moment-là qu'une autre guerre a commencé. Les Américains ont commis la faute politique consistant à chasser de leur poste tous ceux qui étaient compromis avec l'ancien régime, c'est-à-dire, à peu près tous les Irakiens sunnites. Ils confièrent le pouvoir aux seuls chiïtes tout en laissant les Kurdes s'organiser selon des modalités proches de l'Indépendance. Sans l'avoir voulu, Washington offrit à l'Iran chiïte une zone d'influence en Irak. La conjonction de tous ces facteurs se traduit par une guerre civile dont l'un des acteurs – *Daech* – est le produit de l'initiative guerrière américaine en 2003. Dans ce cas, comme en Afghanistan, les responsables américains se sont lancés dans des conflits armés sans aucune étude de faisabilité.

On peut en dire autant de l'action de l'Otan en Libye : l'objectif de guerre était la protection de la population de Benghazi. Mais l'Otan a outrepassé le cadre tracé par la Résolution 1973 du Conseil de sécurité, et s'est fixé pour objectif la chute de Kadhafi... C'est ce qui fut accompli mais avec comme conséquence l'implosion de l'État et du peuple Libyen. Là encore, « surprise stratégique » ou aléas de la guerre ? En ayant une vraie connaissance des réalités du pays et en respectant scrupuleusement le Droit international, la tragédie que vivent les Libyens depuis six années aurait pu être évitée.

Surprise stratégique  
ou défaillance de l'intelligence stratégique ?

\*  
\*\*

La « surprise stratégique » ne doit pas être l'habillage de la défaillance de l'intelligence stratégique. Par ailleurs, verser dans le fantasme de toute puissance et croire que l'on peut tout prévoir et tout maîtriser, n'est pas raisonnable. Néanmoins quand, par exemple, le général DE GAULLE et le général AILLERET présentent leur conception de la « défense tous azimuts », ils tirent les leçons de l'Histoire en même temps qu'ils ont une vision réaliste du présent et de l'avenir (cf. Charles AILLERET).

Pour imaginer et créer une surprise stratégique, de même que pour l'éviter – dans ce cas elle n'est plus une surprise – il faut que les stratèges – et les États – rassemblent un certain nombre de qualités et de conditions. C'est un « cocktail » composé de force et de ruse. Mais cela ne suffit pas. Il convient d'ajouter l'intelligence qui permet d'appréhender la complexité, des compétences particulières dans les domaines de la géopolitique, de la géostratégie, un dispositif efficace de collecte et de traitement du renseignement afin de bien connaître l'adversaire, ses points forts, ses vulnérabilités. Le discernement, qui se situe à la conjonction de l'intelligence et de l'expérience, n'est pas la moindre des exigences. Deux autres « ingrédients » sont utiles : une certaine part de paranoïa et une autre de perversité afin d'être toujours en avance d'une anticipation, d'une ruse sur celui que l'on veut surprendre ou sur celui dont on veut percer les arrières-pensées malignes.

Pour toutes ces raisons, l'intelligence stratégique ne peut être qu'une intelligence collective...

Éléments de bibliographie

AILLERET Charles, « Un système de défense qui ne soit dirigé contre personne, mais mondial et tous azimuts », *Revue de Défense Nationale*, décembre 1967, p. 1923-1932.

DESPORTES Vincent, « Penser la surprise stratégique » (Libre opinion), Association de soutien à l'armée française (ASAF), 10 novembre 2014 ([www.asafrance.fr](http://www.asafrance.fr)).

MILZA Pierre, « La guerre du Kippour », *L'Histoire*, n° 60, octobre 1983.

MURPHY David E., *Ce que savait Staline, l'énigme de l'opération Barbarossa*, Éditions Stock, 2006, 462 pages.